Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 10

Artikel: Ombre et lumière
Autor: Duveluz, Albert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212920

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mettront d'eux-mêmes, en se souvenant de leur jeune temps. De plus, l'orthographe en est phonétique : nous ne les avons jamais vues écrites !

Recevez, Messieurs, nos bonnes salutations.

E. Jaccottet et famille.

Ripsi, ripsi, ripsi, ra
Critipi et pantignolle
Et mine et mine et mine et cla
Framboisi potin, potasse.

Lune, lune, pampelune
Un seigneur s'en va sans sa lune
Il rencontre un capucin
Qui mangeait d'la soupe au pain.
Pot, pot, pot, p'tit pot
Va t'cacher dans le gros pot,
Sinon le loup te mangera.

Un petit moine, sortant du Paradis,
La bouche pleine jusqu'à midi,
Clarinette, clarinette, mes souliers ont des [lunettes,

Pomme, poire, abricot,
Il y en a une de trop.

Rognon, rognon, gigot de mouton,
Pour un, tu n'auras rien,
Pour deux, tu auras des œufs,
Pour trois, tu auras la poire,
Pour quatre, tu auras la claque,
Pour cinq, tu auras la seringue,
Pour six, tu auras la cerise,
Pour sept, tu auras l'assiette,
Pour huit, tu auras des huîtres,
Pour neuf, tu auras mon joli petit pied de bœuf.

Une petite Allemande,
Tortillant ses jambes,
Se mit à genoux,
Divertissons-nous !

Amélie de Paris
Prête-moi tes souliers gris
Pour aller en Paradis.
On dit qu'il y fait si beau,
Qu'on y voit les quat'z'agnaux
Pi, pi, pomme d'or... La plus belle en est [dehors.

Une souris verte
Qui court dans l'herbette,
Je la prends par la queue,
Je la montre à ces Messieurs,
Pin, pi, pomme d'or
La plus belle en est dehors.

Enne, tenne, tor
Tape, nelle, nor
Isabelle, pimprenelle,
Pi, pi, pi, pi, poum !

Pimpanicaille, le roi des papillons,
En se faisant la barbe se coupa le menton.
Un, deux, trois, de bois,
Quatre, cinq, six de bise
Sept, huit, neuf de bœuf
Dix, onze, douze de bouse
Va-t'en à Toulouse
Ramasser des bouses
Avec ta belle belouse...

Petits ciseaux d'or et d'argent
Ton père, ta mère t'appellent, va-t'en !
Pour t'en aller au bord du pré,
Et aller boire le lait caillé
Que la souris a barboté
Pendant une heure de temps
Va-t'en !

J'ai vu l'homme qui a vu l'homme
Qui a bâti la tour de Rome
Ce fut Pierre, fils de Pierre,
Fils du grand tailleur de pierres.
Jamais Pierre, en St-Pierre, ne taille si bien [la pierre
Que ce Pierre, fils de Pierre,
Fils du grand tailleur de pierres
En St-Pierre !

Trois petits pots qui bouillaient
Un de ces pots dit à ce pot
D'ôter ce pot de vers ce pot
Car si ce pot touchait ce pot
Ce petit pot se casserait.

Mon papa est cordonnier
Ma maman est demoiselle
Ma grande sœur fait d'la dentelle
Mon p'tit frère tire la ficelle
Monte au ciel !

Je mangerais bien la queue d'une poire
Aussi franchement que la poire entière.
Prends ton seau et ton bagnolet...
Prends ton seau et va-t-en à l'eau !..

Au clair. — *Emma.* — Tu sais que Pierre X. aime à venir chez nous ; c'est un jeune homme que j'accepterais volontiers comme mari, mais je voudrais savoir auparavant s'il aimerait une jeune fille pour elle-même ou s'il ne vient pas pour son argent.

Lisette. — Pour cela, je puis te dire que ce n'est pas la fortune qui l'attire.

Emma. — En es-tu bien sûre ?

Lisette. — Absolument ; il doit se marier avec moi et je ne suis pas riche.

Concerts du Chœur d'Hommes de Lausanne. — Les concerts annoncés par le Chœur d'Hommes pour les jeudi 15 et vendredi 16 mars, au temple de St-François, seront une solennité musicale. Le programme réunit, pour ainsi dire, toutes les étoiles de première grandeur qui, du XVI^me^ au XIX^me^ siècle, brillèrent au firmament de l'art choral.

C'est d'abord une page de Viadana, le vénérable inventeur de la « basse continue », suivie d'un motet à 3 voix de Lotti, aux phrases ferventes et douloureuses (deux œuvres *a capella*). A un entraînant *Gloria* de Hændel, soutenu par l'orgue, succèdent deux larges cantiques de J.-S. Bach ; puis le *Sanctus* du Requiem de Mozart de radieuse beauté. Dans le chœur des prisonniers de *Fidelio*, l'âme de Bethoven exprime avec une troublante profondeur les souffrances et la captivité. Contraste délicieux : une pièce de Schubert, toute de grâce et de fraîcheur. Ces divers morceaux sont accompagnés par l'orgue. La soliste, Madame Korwin Szimanowska, cantatrice du grand Théâtre de Varsovie rehaussera encore l'attrait de ce concert par l'exécution de trois numéros de Gluck, de Bellini et de Verdi.

ON BELIET POR LA PACOTA

Alladé pîre demandâ ai bravé dzins dé per tzî no cein que l'est por on'affère que la Pacota. Vo derant tî que l'est on'a gara daô tzemin dé faî bin petiouta que fâ portin mê service qu'ion'a granta. L'ein a-te on'éclafaïe de velâdzou du yo lè dzeins vont prindre lou train po Pétrelingue, Estavaïy, Lozena aô bin Maôdon. Lé fenné, lé z'hommou dé Supierre, Velanaôva, Hingnî, Singnû, Velâ, Cerniaz, mîmoû dai Grandzes dé Dompîrou traçont tî quemin dai sorcié, prindre lou train à La Pacotâ por allâ decé, delé : portâ veindre laô dzenelhies, s'immodâ ein vesite aô bin fronnâ aô militérou.

Per tzî no, l'ai a nion que né cognai pâ cenque l'est por on carrou, l'est renquié lé z'étrandzî et quauquiès mochatzons que diont : « La gare d'Henniez ». Mâ quand on infan dé la Brouye que s'est immodâ po cauquié timps contré Naôtzatî, Dzeneva aô bin lé z'Allémagne, s'est vaô ramenâ cêve, faut que fassé bin attinchon dé pâ demandâ on beliet por La Pacota, porrai bin sé fêre vougnî ; faut démandâ por Hingnî, se on né vaô pas sé vêre ronnâ aô bin que le dzins se fotant dé vo.

L'ai avai on yâdzou per noutron velâdzou on brâvou ovrai à quî on desâi la « Coraille » por cein que quand dévezâve, mimou ein deseint dâi gandoisé, fasai dai bramaïes quemin se tsertzivè rognè à quauquon per la pinta. Adon sti Coraille l'avai z'u la bien-ne dé s'immodâ contré Lavaux, travaillî à la vegne on par d'an. Quand l'ein a z'u praô dé portâ lou fémé et la terra avoué on'a lotta, l'est revegna tot benaise dein lou païyô on fâ aô for. Dévant dé montâ su lou train à Velâ-lé-Sougnons, noutron Coraille, on bocon dzoïaô dé reveni avau, s'ein va-t-e pas demandâ aô chêfe dé gâra : « On beliet por la Pacota ».

Lou chêfe que l'avai jamé oïu parlâ d'ona vela dinche, s'est fotu à riré, lé z'autrou monsu de la gara âssebin et Coraille, tot imbêtâ, desai : « Vo sédé bin, monsu, la Pacota l'est pas bin liein daô tzamp dé truffes et daô cûdré à mon frâre Pierre-Abram » ; ci tintque cliaô monsu à carlette l'ont adi pîs fê dai récaffaïes dé la métzance.

Aô momint que noutron Coraille allâve quemincî à se fotré dein on'a radze dé petoû, vaiquie on sordâ que l'est eïntrâ po demanda on beliet assebin, mâ po Nidrepipe. L'îré on tringlau tot frais saillî dé l'Ecoûlâ dé Bièra ; quemin l'avai z'u dein lou timps apprai lou français à Velazî. Ein rizoteint, quand mîmou Coraille l'ai fasai mau bin, stî tringlau s'ein va dere aô chêfe :

— Pourquoi vous pas donner à lui un pillet pour la Pagote ? c'est le même chose que Henniez-les-Bains ?

Et lou monsu à carletta rodze l'ai a vitou tzampâ son beliet per lé potté ein riseint encora quemin on sorcié.

Davi dao Teliet.

A propos. — Dans la rue, un monsieur marche sur le pied d'une élégante, qui se fâche et riposte à cette maladresse :

— Vous n'y voyez donc pas, maladroit ?

— Mille pardons, Madame, je suis navré, mais je n'avais pas mon microscope sur moi.

G. B.

La livraison de *Mars* 1917 de la Bibliothèque Universelle et Revue suisse contient les articles suivants :

Virgile Rossel. La France et l'Allemagne de demain. — Jules Destrée. Les déportations d'ouvriers belges. (Seconde et dernière partie). Carl Spitteler. Imago. (Quatrième et dernière partie). — Joseph Cernesson. La conversion de J.-J. Rousseau en 1728. — P. Langer. Le monopole des céréales. — Michel Epuy. Une idée romanesque. — Dr Ad. Combe. Comment nourrir son bébé en temps de guerre ? (Seconde et dernière partie). — François Gos. L'épave. Souvenirs d'automne. — X. 1916 - Mémorial suisse. — Maurice Devire. Octave Mirbeau. — Chroniques anglaise (John Stapleton) ; italienne (Francesco Chiesa) ; polonaise (Kappa) ; suisse allemande (A. Guilland) ; scientifique (H. de Varigny) ; politique. — Hors texte. Portrait de M. Venizelos, par Félix Vallotton.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

OMBRE ET LUMIÈRE

C'est le titre d'un petit volume de vers de M. Albert Duveluz, fils de feu M. Marc Duveluz, professeur de mathématiques au Collège cantonal, un ami et un collaborateur fidèle du *Conteur*, à l'heure où ce journal faisait, non sans quelque appréhension, ses premiers pas dans le monde. Maintenant, le *Conteur*, avec ses cinquante-cinq printemps, est déjà presque un vieux de la vieille. Il est cuirassé contre les vicissitudes.

Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Le petit volume de M. Albert Duveluz, écrit sans prétention, au gré de l'inspiration, se lit sans effort d'un bout à l'autre, et si toutes les pages ne retiennent pas également l'attention, il en est plus d'une où l'on a plaisir à s'arrêter et où l'on oublie certaines petites licences ; oh ! bien pardonnables.

Et tenez, voici, cueilli au hasard, un morceau qui est tout de saison.

La rebuse.

Vous prétendiez l'hiver fini ?
Que nenni.
Bien vite elle vous désabuse
La rebuse.
Voici le mois de février :
Sans crier
Gare, la neige est revenue
Mi-fondue.
On ne voit partout que des gens
Pataugeant.
Qui, tout en glissant, font la moue
Dans la boue,

Chacun avance prudemment
Posément,
Craignant, redoutant la culbute
Ou la chute.
Les gamins s'en vont gambadant
Attendant
Que passent quelques demoiselles
Car, pour elles
Ils ont, ces mâtins, préparé,
Bien serré
Deux, trois boules de neige fraîche ;
Mais n'empêche
Qu'au hasard ils les lanceront
Puis courront
Gaîment s'en allant au collège,
Sur la neige,
Passe un ami, l'on dit : « Quel temps ! »
— Dégoûtant !
Nos bons ronds de cuir, impassibles,
Infaillibles
S'éloignent, pendant qu'il fait beau
Au bureau.
La saison des beaux jours est proche
Et s'approche
A grands pas. Et l'on va bravant
Par le vent,
Sous un énorme parapluie
Neige et pluie.

25 février 1908. Albert Duveluz.

La Patrie suisse. — Le numéro du 7 février, contient les portraits de M. de Claparède et de M. Haab, son successeur à Berlin ; les colonels Wildbolz, Schiessle, Gertch, Bridler et Biberstein avec des clichés de la mobilisation ; l'impressionnant panneau de M. Jean Morax, qui décore l'amphithéâtre chirurgical de l'hôpital cantonal à Lausanne, etc., etc. C'est toute la vie nationale de ces dernières semaines.

Réponse ingénieuse.

Une dame parlait de la polygamie
A l'ambassadeur siamois.
La dame était Française : on devine, je crois,
Que la mode d'avoir vingt femmes à la fois
Lui paraissait une infamie.
« Ah, lui *dit-il, point de courroux !*
Bien loin de rechercher cette foule importune
Si l'on trouvait à Siam des femmes comme vous,
Madame, nous n'en aurions qu'une ! »

François de Neufchateau.
(1750-1828.)

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

[1]LES CHALETS DE LA ROSELINAZ

9

Si Marie eût pu lire sur les traits de Charles l'expression d'ironie et de soudaine fureur que ces paroles venait d'y produire, elle eût reculé d'effroi. Son mari ne lui répondit rien.

La malheureuse femme fut saisie d'une poignante douleur. Le matin, quand elle avait vu Charles, Joseph Bourgeois et les bûcherons redescendre de la forêt, elle avait supposé qu'un arrangement avait eu lieu entre Charles et son père ; la joie et l'espérance étaient revenus lui sourire, et c'était avec la plus vive impatience qu'elle avait attendu son mari pour connaître les détails de ce qui s'était passé, persuadée qu'elle était qu'une réconciliation avait eu lieu entre son père et son mari. Une cruelle déception l'attendait.

S'approchant de Charles et lui posant une main sur l'épaule, elle reprit : « Dis-moi donc où tu es resté si longtemps et si tu as vu mon père ? » Charles frissonna au contact de cette main et leva involontairement le bras comme pour frapper. Est-ce qu'une telle fausseté est humainement possible ? criait en lui la voix de la colère ; elle connaît l'injure que le vieux m'a faite et elle vient encore se moquer de moi ! Se jetant sur un banc, il se tint un long moment la figure cachée dans ses mains, et sans dire un mot.

« Mais, mon Dieu ! s'écria Marie, prise soudainement des plus tristes pressentiments, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

[1] **Cette jolie nouvelle, qui a pour théâtre l'un des sites les plus agrestes de nos Alpes vaudoises, a été publiée en 1874, par la *Feuille d'Avis de Lausanne*. Son directeur a bien voulu nous accorder l'autorisation de la reproduire. Elle n'est pas signée.**

— Ecoute, laisse-moi tranquille, ou je ferai encore un malheur. Je ne te dis qu'une chose, c'est que si tu t'avises jamais de reparler à ton père, tu ne remettras pas les pieds ici.

Au premier mot et au ton dont il était dit, Marie s'était rassise tout près du berceau de ses enfants, comme si elle eût voulu y chercher une protection.

— Est-ce sérieux, ce que tu me dis-là ? fit-elle.

— Si sérieux que j'aimerais mieux voir brûler ma maison avec moi et mes enfants, que de ne pas tenir ma parole. Et, en disant cela, Charles sortit en refermant la porte derrière lui avec une grande violence.

Marie, presque sans connaissance, tomba, les mains jointes, à genoux au pied du berceau. Elle trouva dans la prière quelque consolation et la force de supporter ses souffrances. Quand elle eut entendu son mari monter directement dans sa chambre, sans revenir auprès d'elle et des enfants, elle se coucha toute en larmes.

Le jour avait paru depuis longtemps quand Marie se réveilla ; toute la nuit le sommeil avait fui ses yeux fatigués de pleurer ; vers le matin seulement il était venu lui donner quelques instants de repos. Charles était déjà parti ; il avait chargé un des valets de dire à sa femme qu'il avait des affaire pressantes, qu'il ne fallait point l'attendre avant le soir.

Quelques semaines après arriva la sentence du juge au sujet de la forêt de la Roselinaz. Elle reconnaissait à Jean-Toine un droit de propriété égale à celui de son gendre. Les jours suivants, on procéda au partage : Jean-Toine garda la partie de la forêt qui était en arrière de son habitation ; Charles eût la portion la plus rapprochée de son chalet. Vinrent, bientôt après, Joseph Bourgeois et ses bûcherons, et l'hiver n'était pas commencé qu'une étendue considérable de pins, de mélèzes et de sapins gisaient sur le sol, ou avaient déjà pris le chemin de la plaine.

Derrière et au-dessus du grand chalet de la Roselinaz, au lieu de cette magnifique forêt qui faisait le principal ornement de cette région de la montagne, ne se présenta plus qu'une surface complètement nue allant se terminer aux pieds des hauts rochers qui forment comme la base de la dent de Morcles. De ces régions élevées, les vents froids descendirent sans obstacle sur le plateau de la Roselinaz, et tandis que l'herbe était encore d'un beau vert tout autour du chalet de Jean-Toine, elle avait jauni près de la demeure de Charles Chezau.

Un matin, au moment où ce dernier s'apprêtait à descendre à la plaine pour vendre une certaine quantité de bois, du seuil du chalet il s'arrêta à contempler l'espace occupé peu auparavant par la forêt. La première neige tombée sur les pâturages supérieurs est descendue jusque-là et toute la partie du plateau de la Roselinaz que ne protégeait plus son épaisse ceinture d'arbres, était couverte d'une blanche gelée, tandis qu'autour du chalet de Jean-Toine, l'herbe se montrait toujours verte.

Au lieu de se mettre immédiatement en route, Charles rentra, vint dans la chambre où Marie filait et dit à sa femme : « Il me semble que je ferais bien de faire scier et fendre en bûches les sapins que l'on a abattus ces jours derniers, puis de faire entasser ces bûches de façon à établir une espèce de muraille contre le froid, au-dessus de la partie de la forêt qui a été exploitée. Qu'en penses-tu ? »

Ces paroles remplirent Marie d'un tel étonnement qu'elle ne trouva d'abord rien à répondre. En effet, depuis bien des mois, c'était la première fois que son mari lui disait un mot de ses projets. Charles continua : « Je crois que je vendrai plus tard, aussi avantageusement les bûches en moule, qu'aujourd'hui les plantes tout entières.

— C'est toi qui dois le mieux savoir ce qu'il y a à faire.

— Oui, je crois que je vais faire ainsi.

Charles se rendit aussitôt à la forêt et donna aux bûcherons qu'il y occupait encore, les ordres nécessaires. Les ouvriers ne furent pas surpris ; scier et fendre les magnifiques plantes de sapin et de mélèze qu'ils avaient abattues les jours précédents leur semblait une singulière idée. Ne comprenant pas encore l'intention du maître, l'un d'eux lui dit : « Mais nous ne pourrons pas les entasser bien haut, autrement le vent renverserait tout. »

— C'est précisément contre le vent qu'il faut établir une barrière ; il faudra la faire aussi haute que possible, en lui donnant une large base et en appuyant fortement de ce côté.

Au moment où il s'éloignait, Charles aperçut, près de la lisière supérieure de la forêt, son beau-père Jean-Toine, son fusil sous le bras, son sac de chasse au côté. Immobile, il regardait travailler les ouvriers.

Malgré la distance qui les séparait, Charles crut deviner sur les traits du vieillard un sourire ironique ; une vive rougeur lui monta au visage, et il se hâta de redescendre du côté du chalet.

C'était la première fois, depuis plusieurs mois, que Charles apercevait son beau-père. Les bûcherons, eux le voyaient presque tous les jours. Jean-Toine, tout en se livrant à sa passion pour la chasse, ne manquait pas de s'arrêter de longs moment, parfois des heures entières, sur les hauts rochers en arrière de la Roselinaz, et de là, observait les travailleurs qui continuait d'élargir la trouée faite dans la forêt.

Quand Charles les eût quittés, un des bûcherons s'écria : Je parierais bien qu'il se repent à présent de n'avoir pas suivi les conseils du vieux qui est là-haut.

— Oui, dit un autre, en levant la tête du côté des cîmes, déjà couvertes de neige et d'où descendait un souffle excessivement froid ; il croit opposer une barrière à l'hiver ; mais il aurait mieux fait de ne pas enlever un seul arbre.

— En tout cas, ce que nous faisons ne servira à rien ; avant que nous ayons fendu et entassé la moitié des plantes, la neige sera ici.

(A suivre.)

Mon chez moi. — Journal mensuel illustré pour la famille. Chaque numéro, 24 pages de texte à deux colonnes. — Administration : Pré-du-Marché 9, Lausanne. — Un an, 3 fr. 50.

Sommaire du numéro de février : I. La Dobroudja, par E. Pittard. — II. La boule de neige, par Ch. Fuster. — III. La cathédrale, par G. Héritier. — IV. Travaux féminins. — V. Hors-texte : Fête de lutteurs dans l'Oberland. — VI. Les ligues de bonté devant la pratique, par L. Hautesource. — VII. Pot-au-feu : Six tourtes aux fruits. — VIII. Menus. — IX. Recettes. — Comment nous chauffer. — XI. L'orphelin du Mazot, nouvelle, par M. Nossek. — XII. Bibliographie. — XIII. Variété : Boisson de pin.

Elle est tant bien. — Hé, bonjour Abram, y a un siècle qu'on ne vous a vu.

— Eh bien oui, c'est vrai ; il y a au moins sept ou huit ans.

— Et comment que ça va à la maison ?

— Mais, voilà, ça va passablement.

— Bon, bon. Vous avez une fille, à propos ; grande, déjà ?

— Oui... elle a seize ans.

— Et que fait-elle ?

— Taisez-vous, elle est si tellement bien placée, chez de tant braves gens.

— Vraiment. Eh ! bien tant mieux. Où est-elle ?

— A la discipline de Moudon.

Dialogue. — Ça fait un couple charmant.

— Et ont-ils l'air heureux ! Jamais on ne croirait qu'ils sont mariés.

Grand Théâtre. — Spectacles du samedi 10 au dimanche 18 mars :

Samedi 10, à 8 h. 30 et dimanche 11, à 2 h. 15 *(à prix réduits)* : *L'Hôtel du Libre-Echange.*

Dimanche 11, à 8 h. précises, et mardi 13, à 8 h. 15, dernière de : *Les Flambeaux.*

Jeudi 15, à 8 h. 15 : *Jalouse*, comédie en 3 actes de Bisson et Le Clercq.

Dimanche 18, à 2 h. 15 et à 8 h. précises : *Jalouse* et : *Nuit d'Alsace.*

Comédie (*Kursaal*). — Prochains spectacles :

Samedi 10, dimanche 11 (matinée et soirée), lundi 12 mars : *La Dame aux camélias*, drame en 5 actes d'Alexandre Dumas fils. Le spectacle commencera par : *La peur des coups*, comédie en un acte de Courteline.

Mardi 13 et mercredi 14, deux soirées extraordinaires composées de deux pièces : *Monsieur Alphonse*, pièce en trois actes d'Alexandre Dumas fils et : *La D'moiselle de chez Maxim*, parodie en 3 actes de Gardel-Hervé, le grand succès comique.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Julien Monnet, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.